

Pierre Stasse  
La nuit pacifique

roman

« Bangkok  
n'apaisait rien. »

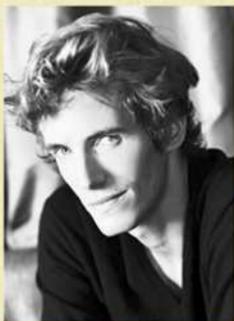


Extrait de la publication

Fammarion

# La nuit pacifique

*Pierre  
Stasse*



« L'été n'en finissait pas de détremper les corps.  
Je rêvais souvent que je frappais un homme. »

Il y a vingt ans, la sœur d'Hadrien Verneuil est morte.  
Et toute la famille a fait semblant.

Dans un Bangkok méconnu, où il a refait sa vie, son  
passé ressurgit. Les souvenirs interdits se mêlent à  
la violence d'une Thaïlande aussi accueillante que  
tourmentée.

Certaines fables gouvernent des existences entières.  
Certains silences font crever.

*Pierre Stasse est né en 1986. Il a déjà publié deux  
romans chez Flammarion : Les Restes de Jean-Jacques  
et Hôtel Argentina.*

Flammarion

Extrait de la publication

# La nuit pacifique

DU MÊME AUTEUR

*Les Restes de Jean-Jacques*, Flammarion, 2009.

*Hôtel Argentina*, Flammarion, 2011.

Pierre Stasse

# La nuit pacifique

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2013.  
ISBN : 978-2-0812-9786-9

*Pour Louise.*



« Sommes-nous voués à n'être  
que des débuts de vérité ? »

René CHAR



## 1.

La nuit de Bangkok n'apaisait rien. Elle montait depuis les égouts, depuis l'asphalte visqueux, et se mêlait à l'air saturé de carbone. Le taxi roulait en direction de l'*expressway*. Avec le teint mat des peuples du Nord, son visage rond et doux, le chauffeur ressemblait à un Laotien. Il répétait *traffic jam, traffic jam, Bangkok no good*. Sa Toyota Corolla peinait sur la voie de gauche, collée au coffre d'un quatre-quatre de marque américaine. La ville ne tolérait pas les piétons. Elle piégeait les automobilistes, les enferrant dans des embouteillages sans fin.

Personne n'avait prévu l'engorgement. On construisait des métros, des *skytrains*, mais le sang des voitures coagulait. Les gaz se propageaient. Les carreaux des trottoirs éclataient sur les racines de tamariniers et rejoignaient la poussière. *Traffic jam*. Dans mon dos la sueur stagnait. La température dans l'habitacle, maintenue à dix-huit degrés par

une climatisation agressive, rafraîchissait le cerveau dans une odeur de camphre et de sans-plomb.

Vichai, mon associé, m'attendait au restaurant. Nous allions fêter quelque chose, probablement un nouveau contrat. Vichai fêtait, Vichai célébrait. Il buvait aussi. Vichai essayait de me faire suivre son rythme. Il dépassait parfois les bornes de la civilité. En tant qu'associé, il était remarquable.

Des néons coloraient par intermittence les façades noires. Les bourdonnements des moto-taxis nous contournaient, seuls mouvements dans la marée fixe. À la radio, des commentateurs exaltés suivaient un combat de *muay-thai*<sup>1</sup>. Nous avons quitté le *soi*<sup>2</sup> Ekkamai et entrons sur le boulevard Rama IX qui ralliait le fleuve Chao Praya. La Toyota accéléra dans le gigantisme bétonné. La vitesse assouplissait les lignes abruptes des ponts aériens. Les bas-côtés où les rats croquaient des pousses de ficus se fondaient dans l'ocre pâle des phares. D'immenses publicités vantaient le savoir-faire des engins Mitsubishi et le professionnalisme des hôtesse de la Thai Airways. Rouler pendant cinquante minutes pour retrouver Vichai n'était pas déraisonnable. Les contours du temps épousaient les formes de la chaleur : lâches, débordantes, extensibles, insaisissables.

---

1. Boxe thaïlandaise.

2. Rues numérotées qui quadrillent Bangkok et relient les grandes artères.

Je regardais l'hôtesse de la Thai Airways sur le panneau publicitaire. Stricte, la peau claire, les cheveux auburn tirés et maintenus par un ruban. Dans son sourire irradiaient des dents blanc porcelaine. La symétrie de ses yeux noirs disait l'excellence de la compagnie aérienne. Son nez délicat équilibrait toute cette pureté. La trentaine de spots qui illuminaient la publicité sur Rama IX constituait autant de preuves de l'éclat divin, de la supériorité raciale, du potentiel sexuel de cette femme.

J'avais fait un travail magnifique. Cette affiche de vingt mètres sur quatre qui trouait la nuit confirmait que j'avais fait un travail magnifique. Seul Vichai aurait peut-être trouvé à redire. Mais Vichai ne s'arrêtait jamais. De redire, de retoucher, de reprendre, de redessiner, repeindre, refondre, renommer, recommencer. Heureusement, Vichai était mon associé. Nous avons créé *Improved Numeric Life Company*, I.N.L., une société de retouche photographique. Nous numérisions. Nous retouchions. Nous améliorions. Nous redonnions vie. Nous aimions l'image. Nous habitions l'image.

Après avoir dépassé l'affiche, je savais que le budget de la Thai Airways serait reconduit. Dans la région, personne n'embellissait la photographie aussi bien que nous. Et nos concurrents européens proposaient des tarifs trop élevés pour prétendre entrer sur ce marché.

Vichai, avec sa dégaine de Sicilien maigre, aurait dit : « Pas mal ton hôtesse, mais trop accessible, trop chaude. » Après, il aurait moqué la répartition chromatique, puis finalement la structure entière de la photographie. Il aurait dévalorisé mon équipe de graphistes, ma capacité d'encadrement et, enfin, ma compétence et ma légitimité à exercer ce métier. Vichai pouvait se comporter comme un salopard excessif. La plupart du temps, il avait raison.

Après cinq années passées à Bangkok, ma maîtrise de la langue demeurait incomplète. J'accompagnais le conducteur de *krap*<sup>1</sup> monotones en écho à son récit incompréhensible. Il devait parler un dialecte de l'Isaan, la région Nord-Est de la Thaïlande.

Vichai avait choisi un restaurant kitch. Un mélange de bois rouge, bleu, vert, des bibelots par centaines, des chats chinois en plastique qui saluaient en abaissant une patte, un portrait du roi encadré d'or, des peluches Droopy, des ampoules douces sans abat-jour, des sièges en plexi doublé, des candélabres en verre, du faux marbre, et le glouglou timide d'une fontaine en ciment teinté. Tout à fait terne en contraste, Vichai m'attendait dans un costume gris. Plutôt petit et dépourvu d'épaules, son physique ne le distinguait en rien de la normalité ambiante. Il n'était ni beau ni particulièrement disgracieux. Il

---

1. Formule de politesse.

prêtait une grande attention à maintenir une apparence vestimentaire soignée. Malgré la quantité de nourriture qu'il ingurgitait afin d'obtenir une dignité corporelle, il restait trop mince pour effacer l'impression de fragilité que dégageait sa silhouette. Rien de plus trompeur que cette fragilité à la lumière de son tempérament, mélange de ténacité, d'agressivité et d'ambition qu'on ne retrouvait que chez certains dictateurs sud-américains. Socialement, Vichai survivait en mâtinant sa grossièreté de bonhomie. C'était un homme intelligent qui ne lésinait pas sur la déférence lorsqu'il s'adressait aux puissants.

— Tu es en retard, remarqua-t-il.

— Je n'ai pas l'escorte du roi pour déplacer les voitures comme Moïse devant la mer Rouge.

— Je pourrais te dénoncer pour lèse-majesté, tu prendrais quinze ans de prison.

— Je te dénoncerais en retour et nous formerions un joli couple. Sérieusement, pourquoi me fais-tu venir aussi loin ? J'ai cru voir une ambassade sur le chemin, mais sans reconnaître le drapeau.

— Ukraine, précisa-t-il.

Vichai connaissait ces choses-là. Les détails à l'insignifiance esthétique. Malgré son ton détaché, on pouvait entendre la fierté de reconnaître le drapeau ukrainien. Lui, le Thai de classe moyenne, qui n'avait connu ni l'aisance ni la misère, mais qui,

élève appliqué et fils unique, avait pu se permettre un loisir de riche : la photographie. Lui qui avait travaillé de longues années chez Canon au commencement de l'ère numérique. Lui qui avait obtenu que la multinationale finance sa formation continue à l'école parisienne des Gobelins. Il m'avait interpellé lors d'une de mes interventions sur les défis de la numérisation des stocks photographiques. C'était lui qui m'avait convaincu de le prendre comme associé dans mon nouveau projet. Lui qui avait trouvé les locaux dans le quartier de Thonglor. Lui qui avait déposé les statuts de l'*Improved Numeric Life Company*. Lui, M. Vichai Jeephaivalong, « Vic », mon associé, appréciateur du drapeau ukrainien.

— Le résultat de la Thai Airways est pas terrible, avança-t-il.

— Pas ce soir, le coupai-je.

Un serveur arriva et joignit ses mains dans un *wai*<sup>1</sup> gracieux pour me dire bonsoir. Je commandai une Singha, des crevettes grillées, du riz au jasmin et une soupe claire au poulet.

— Je veux te parler d'un nouveau dossier. J'ai discuté avec Supan Boonsophone.

— Le député ? demandai-je.

— Oui.

— Nous avons dit pas de politique, Vic.

---

1. Salut thaïlandais, les mains jointes.

— Tu avais dit ça.

— Et je possède 60 % des parts de la boîte, fis-je remarquer.

— Un jour ou l'autre, il sera bien plus que député, argumenta Vichai. En attendant, il veut travailler avec nous, qu'on s'occupe de certains clients. Tu gérerais la communication visuelle pure, c'est notre métier !

— On commence comme ça et on se fera arnaquer.

— Tu te feras baiser quoi qu'il arrive ! explosa-t-il en avalant une grosse gorgée. Tu es comme un putain de contrebassiste ! Un putain de connard qui s'excite à l'arrière-plan et qui se rend pas compte que ses bruits sourds n'atteignent pas le public, alors il joue comme un diable et pince les cordes du plus fort qu'il peut et c'est un génie du rythme et ouais il a le swing ce connard de contrebassiste, il bouge tout le corps en osmose avec ses doigts silencieux et dans son cerveau quel vacarme d'enfer ! Quel tonnerre ! Mais nous, on entend des miettes car tout est dévoré par d'autres types qui ne se sont pas trompés d'instruments. Tu connais un putain de contrebassiste célèbre ? Hein ? On va discuter ensemble et tu vas rencontrer le député Supan Boonsophone pour me faire plaisir, OK ?

Des marionnettes apparurent sur une scène au fond du restaurant et une musique de flûte nous parvint. Les lumières se tamisèrent. Le serveur apporta une autre Singha. L'histoire débuta. Je reconnus les marionnettes pour avoir déjà assisté à une représentation

dans un restaurant traditionnel de Mandalay, en Birmanie. Pour un néophyte, la dysharmonie des sonorités était alors telle que le spectacle en devenait désagréable. Les décors de fortune se succédaient derrière les personnages enficelés. J'en identifiais certains : Ayutthaya, l'ancienne capitale thaïlandaise, le temple khmer d'Angkor Vat, peut-être une pagode sur une île japonaise, dans une période récente, le marché du matin de Luang Prabang. L'histoire représentée semblait moins codifiée que celles tirées des épisodes de la vie du Bouddha. Quels que soient le cadre ou l'époque envisagés, le schéma se répétait : une des marionnettes s'éloignait du groupe après une danse, elle errait dans le décor, observait son environnement (et surtout les clients du restaurant), retournait au point de départ, puis disparaissait.

Le spectacle s'arrêta et les clients applaudirent respectueusement.

— Cette histoire existe au Cambodge, au Vietnam, au Japon, en Indonésie, au Laos et en Thaïlande. Des hommes qui ne comprennent plus comment la vie a pu les mener là où ils se trouvent et qui se laissent disparaître.

Nous terminâmes de dîner en discutant du niveau du football thaïlandais. Le patriotisme de Vichai n'englobait pas le sport et il ne se sentait pas déshonoré par la nullité de l'équipe nationale. On aborda brièvement quelques sujets qui pourraient avoir des

répercussions professionnelles, comme le plan gouvernemental de soutien à l'achat d'une première voiture ou une nouvelle lutte contre les contrefaçons de médicaments. Nous savions qu'un travail de communication se cacherait derrière. Qu'à un moment donné, il faudrait confier une apparence à ces mesures et qu'il faudrait, par conséquent, prendre et retoucher une photographie. Le visage des décisions.

Je laissai la bière m'engourdir l'esprit. Les dernières semaines, des pluies torrentielles labouraient le pays. Peut-être ce déferlement réveillait-il en chacun de nous un besoin de purge ? L'anniversaire de la mort de ma sœur approchait. Vingt années d'absence que les mots ne couvraient pas. Vingt années de manque à perdre son visage. Les jours résonnaient d'un appel sourd, indistinct. Un appel à la délivrance.

L'été n'en finissait pas de détremper les corps. Je rêvais souvent que je frappais un homme. J'anticipais sans raison l'instant où mon corps agirait ainsi. Où mes mains heurteraient ses os. La pleine libération. Bien que je ne me fusse jamais considéré comme quelqu'un de brutal, d'agressif, grondait en moi l'envie de me battre. Sans le comprendre, ni forcément le reconnaître : l'inimitable chuchotement de la violence.





N° d'édition : L.01ELIN000314.N001  
Dépôt légal : janvier 2013